

# La chronique théâtrale à Genève

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **La musique en Suisse : organe de la Suisse française**

Band (Jahr): **2 (1902-1903)**

Heft 31

PDF erstellt am: **26.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## LA CHRONIQUE THÉÂTRALE

à Genève.

UN journal de Lausanne — *la Gazette* — a publié une chronique genevoise sur le Théâtre qui vaut la peine d'être reproduite pour la façon spirituelle dont on y dit quelques vérités.

« Un théâtre — écrit ce correspondant — fait parler de lui de deux façons. Parce qu'il existe ou parce qu'il n'existe pas. A Genève, le théâtre fait parler de lui parce qu'il n'existe pas.

Ce qui en sort, c'est un bruit de gifles échangées dans le cabinet du directeur ; c'est une scène de tribunaux comiques se déroulant au palais de justice ; c'est une augmentation de traitement accordée au machiniste ; c'est une place mise au concours et soulevant les intrigues de camarillas infinies ; c'est une discussion enflammée, ayant élu ses assises au conseil municipal ou au conseil administratif ; c'est une polémique ou c'est une campagne destinée à assurer une exploitation meilleure, une exploitation plus rationnelle du crédit immense qui lui est alloué. Mais d'un succès qu'il ait remporté ; d'une pièce qui y ait été donnée ; d'un acteur qui y joue et qui y brille ; d'un événement de sa vie ; pas un mot.

Il paraît cependant que ce théâtre fonctionne. D'aucuns me l'assurent très positivement. Ils y ont été. Ils y ont entendu un drame : *les deux Gosses* ; ils y ont applaudi un opéra : *Faust*. Ils y ont trouvé un public qui semblait heureux. Du moins n'y ont-ils reconnu personne de leur entourage, et n'y ont-ils salué pas un nom, un seul — c'est eux qui parlent et qui savent leur ville sur le bout du doigt, — qui leur fût familier.

Donc, nous avons un théâtre à nous qui ne nous appartient pas ; une scène par nous subventionnée, qui nous demeure étrangère ; une salle tout en dorures qui ne réunit jamais la famille autochtone. Pourquoi ces choses et non pas d'autres ?

Le directeur dit :

— Ce n'est pas ma faute. Le Genevois n'aime pas le théâtre et ne l'a jamais aimé. J'ai tout fait pour la foule. Je lui donne encore présentement les *Deux Gosses*. Je lui donne *Faust*. Elle ne vient pas. Sans les canuts de Lyon, croyez-moi, monsieur, ma salle de la place Neuve serait vide.

Le public dit :

— Le directeur se trompe. Nous aimons beaucoup le théâtre. Nous le montrons bien quand nous allons à Paris. Reste à savoir quel est le théâtre que nous aimons. On nous donne *Faust*, d'accord. On nous donne *Les Deux Gosses*, c'est bien ; mais ces deux pièces, nous les avons cent fois entendues depuis que nous étions des gamins et que nous fréquentions l'ancienne boîte des Bastions où ça sentait l'orange. Qu'on nous représente une œuvre de valeur, nous accourrons en masse. Serait-ce trop exiger que de demander sur notre scène de la littérature qui soit de la littérature, de la musique qui soit de la musique et une troupe qui soit une troupe ? Nous ne sommes pas une cité de Béotie ; nous jouissons d'une salle de toute beauté ; nous payons une subvention de tous les diables. Pourquoi nous traite-t-on en canuts ?

C'est très bien. Et nous voudrions que M. le Conseiller délégué au théâtre se fasse lire cette chronique et expliquer le contenu, pour en tirer son profit.

Le théâtre de Genève, depuis quelques années, est exploité par les Directeurs, sans aucun esprit artistique.

Il paraît — c'est M. Renaud qui l'a dit — que ces Messieurs économisent chaque année, en six mois, 50 ou 60 mille francs. Si on nous donnait du bon théâtre personne n'aurait rien à dire ; mais pourquoi a-t-on permis, cette saison, une troupe si vacillante et incomplète ? Pourquoi a-t-on permis qu'après *trois mois et demi* dès l'ouverture, on n'ait pas encore donné une seule nouveauté ? Pourquoi a-t-on permis que la troupe reste sans dugazon ; et bien d'autres choses ?

En faisant tout cela le public perd confiance et se lasse du théâtre. On lui a donné cinq ténors cette année, six dugazons ! Ces artistes avaient des qualités bien différentes ; souvent ils n'en avaient pas. Et l'on s'étonne si les bonnes places sont vides. Il s'agit, tout simplement, de la mauvaise organisation ; du manque d'esprit artistique qui ont rendu le public méfiant.

On n'a pas encore assisté à une première convenable, il y a toujours eu des accrocs et la mise à point faisait défaut. Aux représentations successives le spectacle s'améliore, mais c'est trop tard, car le premier effet est raté.

Ainsi, dernièrement, nous avons assisté à une déplorable première des *Pêcheurs*. A la seconde, la salle était à moitié vide : et pourtant la représentation était excellente grâce surtout à la personne de M. Delmas. La première de *Werther*

n'a emballé personne, et il a fallu le nom bien connu et sympathique de M<sup>lle</sup> Bressler-Gianoli pour bonder deux salles superbes. Et quelles ravissantes soirées pour les amateurs des bons spectacles !

Rarement nous avons goûté, un ensemble si heureux ! M<sup>me</sup> Gianoli, artiste accomplie, est une Charlotte superbe ; M. Delmas fait de Werther son meilleur rôle ; M<sup>lle</sup> Rossi, M. Delpret étaient à leurs places, et les autres ne gâtaient pas.

Il est donc prouvé que les bons spectacles attirent le monde. Il suffit de donner une bonne représentation pour que le théâtre soit bondé ! L'année passée la *Bohème* a fait 21 salles : prétend-t-on qu'en fassent autant les vieilleries de cette année, l'éternelle *Carmen*, *Mignon*, les *Dragons* et l'immanquable *Faust* ?

Voyons, tout a une limite ! Nous croyons qu'on ne devrait pas empêcher la direction de gagner beaucoup d'argent, mais qu'on devrait l'obliger à le gagner non sur les artistes au rabais mais sur les spectacles à succès.

Le moyen est facile : il suffit d'imposer, dans le cahier des charges, une nouveauté lyrique par mois, depuis le mois de décembre. Au besoin on pourrait en faire le choix. Ça se passe ainsi dans maintes villes, quand les théâtres sont subventionnés.

M. Renaud peut donc tenter l'épreuve....

G. DE M.



## SOLFÈGE

Depuis longtemps déjà, on cherche à faciliter autant que possible l'enseignement aux enfants, et cela dans presque tous les domaines. Vous avez lu dans ce journal (15 nov. 1902) un article de M. Jaques Helvété qui préconise la méthode de M<sup>lle</sup> Chassevant, méthode frœbelienne appliquée à la musique. Aujourd'hui je voudrais vous signaler un enseignement qui se base sur les mêmes principes ou sur des principes analogues au point de vue des idées générales mais bien différente cependant dans l'application.

Voici en deux mots pour et en quoi cette méthode, née il y a 6 ans, me semble mériter un moment d'attention.

En vingt leçons d'une demi-heure chacune, l'enfant connaît parfaitement toutes ses notes en clef de sol et en clef de fa, toutes les mesures

simples et tout ce qui lui est nécessaire de savoir avant d'entreprendre l'étude d'un instrument. Il n'est pas question de petites histoires, de promenades ou de pavillon, mais de portée, de lignes supplémentaires et de notes entières, demies ou quarts.

Ont-ils la moindre hésitation pour la valeur des notes et la formation de la mesure  $\frac{1}{4}$  ? On leur montre tout simplement quatre parties d'un carton rond qui représente la mesure. Jusque-là rien de bien extraordinaire si ce n'est la façon très simple dont le cours est donné.

Mais, à mon point de vue, la partie la plus intéressante de la leçon : c'est la dictée d'oreille.

Chaque élève a devant lui un grand carton où sont imprimées les cinq lignes de la portée. A l'aide de jetons et de petites barres représentant les uns les notes, les autres les lignes supplémentaires, ils écrivent sur leur carton les sons dictés par le professeur et pas une note nouvelle n'est apprise par les yeux sans l'être aussi par les oreilles.

Voilà donc cette ancienne histoire « d'oreille fausse » qui disparaît comme par enchantement, car lorsque l'enfant a saisi qu'il doit écouter et non seulement entendre, il chante forcément juste.

Enfin, voulez-vous vous convaincre de l'excellence de la méthode ? Désirez-vous vous assurer que les enfants profitent de leur leçon avec joie et sans aucune peine ? Allez tout simplement assister à l'une des leçons de M<sup>lle</sup> Roos qui l'a trouvée et en est la propagatrice convaincue.

C'est le meilleur conseil et le plus sincère que je puisse vous donner.

M. J.

Lausanne, 22 janvier 1903.



## NOUVELLES ARTISTIQUES

Suisse.

La *Chorale* de Neuchâtel vient d'interpréter en ses deux concerts des samedi 24 et dimanche 25 janvier, le Requiem de Verdi, avec le concours des solistes M<sup>mes</sup> Faliero-Dalcroze et Camilla Landi, et MM. Dufriche, ténor, et Zalsmann, basse. Le succès des deux auditions a été très grand ; l'exécution chorale et orchestrale fait le plus grand honneur au chef d'orchestre, M. Röthlisberger. Notre correspondant neuchâtelois consacrera son